

Traversée

Élise Marjolin-Guidoni

À Jean-Mathias Pré-Laverrière

Je voudrais vous parler de vies qui ont eu lieu sous le signe d'une traversée, que ce soit d'une traversée première, ou d'une traversée qui les a hantées, parce qu'elles l'ont désirée, répétée, inventée, écrite. La première de ces vies est la mienne puisque ma mère traversa l'Atlantique en 1945, pour rejoindre l'homme qu'elle avait épousé à Washington quelques mois plus tôt. Plus décisive encore pour moi fut la retransversée, ou le premier retour au pays natal, qu'elle accomplit avec moi âgée de douze mois.

Cette présentation a pour origine une réflexion sur les langues, ce qu'on appelle le bilinguisme, la pluralité des langues non pas seulement qu'on parle mais avec lesquelles on a une relation d'être, une relation d'appartenance à chacun de leurs univers. Si je suis passée de la dualité des langues à désirer parler de la traversée c'est d'une part parce qu'elle est présente dans ma vie à l'origine, et que dans mes efforts pour en comprendre le déploiement, en moi-même et dans les auteurs dont je parlerai, il ne s'agissait essentiellement ou exclusivement de la langue, de la mer, de l'espace, de l'enfance, des univers mais du choc de leurs présences et de leur confrontations. Joseph Conrad après une enfance en Pologne choisit la mer, la rejoignit, choisit la marine et la langue anglaise qu'il dut apprendre. Les traversées de Faulkner à partir d'une enfance engloutie dans la mémoire d'une guerre et d'une défaite, sont des traversées temporelles, à travers les générations.

C'est ainsi que la question du bilinguisme dérivait vers le signifiant de la traversée, la marque, l'empreinte du mouvement de la traversée. Dans la discussion avec d'autres affectés de cette dualité d'appartenance à des univers linguistiques nous étions arrivés à la conclusion que nous ne traduisions jamais (sauf pour un travail, ce qui est autre chose), que nous étions l'une ou l'autre, qu'il y avait une profonde solution de continuité entre celle ou celui que nous étions quand nous parlions l'une, et celle ou celui que nous étions quand nous parlions l'autre, que nous n'étions pas le ou la même. Cependant il faut bien qu'à l'intérieur de nous s'opèrent des passages, que dire de ces passages, comment les nommer ? Conrad appelle le passage hors de la première jeunesse vers la maturité la ligne d'ombre : le passage d'une langue à l'autre lorsqu'on appartient à l'un et à l'autre univers serait-ce le passage répété, réversible d'une ligne d'ombre ? Précisément une

traversée, instantanée comme l'obscurité qui sépare les images fixes d'un film auquel notre vision vient donner le mouvement et la vie.

C'est pourquoi, plutôt que de parler de ce qu'on appelle bilinguisme j'ai choisi de parler de ces premiers gestes de ma mère qui sont un départ et un retour et dont la conséquence fut de me marquer de l'appartenance à deux univers. Dans ce geste de départ il y avait aussi la mer, mais aussi la guerre, et bien sur l'amour et bientôt le sens du prix payé et du deuil de l'enfance et du pays natal. Je vais essayer d'évoquer comment j'ai fait avec cela, la psychanalyse bien sûr, seulement il manque quelqu'un aujourd'hui que je ne peux qu'évoquer, c'est celle en moi qui parle anglais, avec la même profondeur d'appartenance, la même évidence mais je voudrais ajouter pas la même histoire. J'ai multiplié les traversées réelles, physiques vers le pays de ma mère, où je me sentais protégée contre des traumas déclencheurs de destin qui m'avaient marquée en France et en français, et c'était bien sûr une illusion, car hors de ces traumas qui étais-je ? Les traumas vécus dans l'enfance traversent les vies, les océans, les univers, les langues. Mais il peut y avoir des moments de soulagement, d'innocence.

Avant de parler de comment j'ai fait avec cette dualité, je veux d'abord souligner à quel point cette condition, contenir et appartenir à des univers multiples, avoir pour origine une traversée, qui peut être spatiale ou pas, est toujours absolument singulière tout en étant une condition de plus en plus répandue, généralisée, et qu'elle est de plus toujours transgénérationnelle. Qu'est-ce qui a été vécu, par qui, en quelle langue, qui est venu, qui est parti, qu'est ce qui a été transmis, ou refusé de l'être (ce qui n'empêche que l'autre langue peut être là, dans les profondeurs, même si on ne la parle pas). Les histoires de chacun sont saisies dans et par la Grande Histoire, les guerres (l'océan qu'a traversé ma mère était sillonné de sous-marins hostiles). Ensuite, ces histoires individuelles auront à traiter avec cela, à en payer le prix, en faire usage comme appel, comme refus, comme refuge, à traiter aussi avec ce qui traverse une vie de passés non vécus, inaccessibles.

La question posée à la psychanalyse est bien sûr comment ça se passe dans et avec l'Inconscient. Mais ne s'avère-t-il pas qu'il s'agit d'une de ces questions que la littérature nous aide au moins à aborder, et qu'elle est parfois seule à pouvoir atteindre.

La singularité de mon rapport à la traversée (et de la dualité qui en est résulté, je dirais de la richesse dont je souffre) est qu'elle est d'origine, et que je ne l'ai pas seulement répétée mais que je me suis laissé guider par elle, qu'elle m'a conduite vers cette ressource qu'est devenue pour moi l'œuvre de quelques écrivains, qui m'ont parlé.

Ma mère jeune américaine arriva à Paris à l'hiver 1944 après une dangereuse traversée en convoi. Elle ne parlait pas français. La grande histoire la saisit, l'empreinte de la guerre et de l'occupation, de la libération, mais aussi le froid intense de ce premier hiver, la perte de tous ses repères, le deuil que largement

sans s'en rendre compte elle avait accepté de faire, de sa famille, de son pays, pour suivre son amour en France. Sans se rendre compte non plus du deuil qu'elle imposait, elle apprit vingt ans plus tard que sa mère avait été hospitalisée le lendemain de son départ.

Elle parlait peu français quand je suis née, et j'avais 12 mois quand elle retourna pour la première fois (en visite) dans sa ville natale. Ce qui fait que mon bilinguisme profond pourrait résulter de ce que mon advenue à la parole et au langage fut saisi dans ce premier retour, dans le choc de ce deuil et de ces retrouvailles. On m'a aussi parlé d'une tempête en mer sur le bateau norvégien qui nous transportait en ce voyage.

Cela pourrait aussi se dire autrement, que ce signe de la traversée sous lequel je suis résulterait de l'entrée même dans la fonction symbolique, de cette toute première enfance prise dans ce premier voyage. Traversée cela veut dire que celle qui traverse se retrouve autre sur l'autre rive, comme je me suis retrouvée enfant d'une mère autre, qui retrouvait l'univers qu'elle avait quitté, autre non seulement par la langue qu'elle parlait et que l'enfant entendait autour d'elle mais profondément autre par toutes les émotions, de reconnaissance, de gaieté mais de doute aussi, dans cette union profonde où elles se trouvaient toutes deux.

Il y a la suite de cette histoire, la mort de ma mère, jeune, trop jeune, le choix que j'avais fait de l'une des rives de moi-même, je n'avais pas cessé de parler l'autre langue mais c'était comme un vestige d'un voyage ancien, d'une hésitation surmontée. La mort de ma mère coïncida avec la naissance de ma première fille et cela me conduisit assez brutalement à entrer en analyse, en français, mais pour traiter l'immense culpabilité que je ressentais de sa mort. La vie décida de ce que je retrouve alors l'autre rive, multipliant les voyages vers cette ville qu'elle avait quittée, ou vivait et vécut longtemps sa mère, ma grand-mère, et une nombreuse famille qui m'accueillit somptueusement, me confondant parfois avec elle.

Et je peux dire que j'ai ressenti, retrouvant cette ville qui n'avait pas changé, au point que mes oncles et tantes assis dans leurs jardins me semblaient n'en avoir pas bougé à travers ces décennies, être des sortes de dieux grecs dans leur olympe, je peux dire que j'ai ressenti revivre des zones entières de ma sensibilité, de mes émotions, restées captives de leur déploiement premier et ancien dans cet autre monde où je n'avais pas vécu (et choisi de ne pas vivre). Il s'était passé quelque chose de décisif en ces moments premiers où se forme l'inconscient par inclusion et exclusion, par coupure et étagements, et qui avait coïncidé avec ce premier voyage. Je retrouvais un monde qui était en moi à mon insu, un pays, une histoire (bien qu'ayant cessé de parler anglais à la mort de ma mère parce que cette langue était nôtre, et que je vivais de l'autre côté de moi, en français, je n'avais jamais cessé de lire en anglais, d'explorer les auteurs anglais et américains, et il apparaissait clairement que je cherchais des ponts, des passerelles, des semblables, des alliés).

Je voudrais ici parler de deux enfances, celles de ces alliés que j'ai trouvé en Joseph Conrad et Henry James, et comment ces enfances, de façon toute différente, les a précipités dans une vie de traversées. Je mentionnerai d'abord Joseph Conrad à qui je dois la première étude que j'ai pu écrire, sur son *Lord Jim* avec qui j'ai gardé une relation profonde (pour ceux qui comprennent, un trauma essentiel de mon enfance pourrait se traduire comme « j'ai sauté » et il m'arrive de penser à la psychanalyse comme mon *Patusan*)

Joseph Conrad est né en Pologne, citoyen russe, dans une région qui est maintenant l'Ukraine. Ses deux parents sont déportés en Sibérie pour rébellion contre la domination russe, ils sont impliqués dans les soulèvements de 1830, 1848. L'enfant de 6 ans est déporté avec eux, tombe malade, est près de mourir. Sa mère meurt en déportation quand il a 8 ans, il vit près de son père, traducteur de Victor Hugo, de Vigny, jusqu'à la mort de celui-ci quand il a 12 ans. Il est élevé par un oncle à qui il indique son désir de partir en mer, et qui l'appuie. Une traversée déjà d'une Pologne sans rive vers une ouverture infinie, de la Russie, oppressante et mortelle vers la mer, violence et merveille, les corps à corps avec les tempêtes, les équipages d'hommes simples, la beauté de la forêt des mâts. Il raconte cela dans une langue qu'il lui faut apprendre, de ce pays vers lequel il lui a fallu traverser et qui lui offrait le commandement, la responsabilité, la loyauté, une éthique qui le tienne, bien que demeurant toute sa vie entre fidélité et trahison, fantôme d'une Pologne abandonnée et d'une mère malade, traversant les univers. Jean-Jacques Mayoux, cité par André Green dit de lui : « C'est une imagination en forme de mémoire qui a recréé une réalité intérieure en forme de passé »

Parlons maintenant de Henry James dont le rapport à la traversée est multiple. Depuis la première traversée de l'ancêtre fondateur jusqu'à cette dernière traversée que je vais évoquer. D'avoir traversé l'Océan pour venir est la condition d'un très grand nombre d'américains, et pour leur descendance traversée et retour se confondent, et c'est le cas du jeune Henry James qui pense l'Europe comme le lieu d'un retour, le lieu où aller rechercher le trésor de culture dont vit cette projection que sont les colonies devenues adultes, libérées du joug des puissances coloniales. Certains de ses ancêtres sont des héros de la guerre d'indépendance contre la Grande Bretagne.

Il y a l'élément biographique, singulier. Alors qu'il a un an il assiste à ce qui est désigné ensuite comme la « vastation » de son père qui est psychiquement détruit par l'hallucination d'un monstre hideux assis auprès de la cheminée. Il assiste, et la première enfance consiste pour le groupe familial formé de la mère et des enfants à entourer le père durablement terrorisé. Mais surtout c'est une enfance de traversées multiples, multipliées, Paris, Londres, la Suisse, l'Italie, et le père de Henry James toujours en quête trouve soulagement et salut dans l'initiation à l'œuvre de Swedenborg, dans la conversion à une divinité maternelle, qui est pour Henry James père une renaissance : Non plus le Dieu de discipline et d'obéissance

(et de rétorsion, l'apparition mortelle est une punition) mais un Dieu d'expansion illimitée et d'extase présent dans le tissu même de la nature humaine, dans les passions et les affections qui seront l'objet et le trésor de l'écriture de son fils écrivain, et différemment de son fils psychologue, William.

Il me semble qu'un approfondissement de l'intelligence de l'œuvre de Henry James est à chercher dans ce schème qui apparaît ici : mouvement premier d'une vie, « vastation », renaissance. Je me suis attachée particulièrement et il y a longtemps à deux de ses livres, dont l'héroïne est une jeune américaine qui entreprend une traversée. Dans le *Portrait d'une Dame* il y a le mouvement de l'héroïne vers l'Europe, le piège où elle tombe, à cause de son désir même, cette faim d'Europe, ce désir d'un destin et la fin ouverte du livre, l'énigmatique au-delà du piège où elle passe. Dans *Les ailes de la Colombe* c'est une jeune américaine mourante piégée dans son dernier amour par un couple armé par le désir qu'éveille sa fortune, mais s'il y a pour elle chute dans le piège il y a aussi passage au-delà, la mort mais le pardon, une mort ouverte, lancée dans le vide.

Henry James vécut la plus grande partie de sa vie en Europe, essentiellement en Angleterre et devint citoyen britannique. Je voudrais pour terminer parler du retour, de son premier retour dans la maison familiale de nouvelle Angleterre, et de la nouvelle dans laquelle il l'évoque.

Dans *The jolly corner* nouvelle du retour : après toute une vie passée Ailleurs, après que tout soit révolu, les proches disparus et omniprésents, Henry traque dans cette maison qui désormais lui appartient celui qu'il serait devenu s'il n'était pas parti, à vingt-trois ans, pour l'Europe. Il n'y vient que la nuit, Mrs Muldoon, qui entretient la maison, a déclaré ne pouvoir s'y rendre après la nuit tombée, de peur de ce qui pourrait arriver, *might happen*. Ce qui pourrait arriver est justement ce qui intéresse Henry. La pensée de cet autre lui-même, cet avenir qui n'a pas eu lieu, ce personnage qui n'a pas existé, et qui aurait, comme ceux-là, ses contemporains qui ne sont pas partis, peut-être du pouvoir, peut-être de l'argent (des millions), peut-être aurait-il été un grand constructeur, aurait-il bâti des gratte-ciels ?

Il se divise et se multiplie, comme qui a vécu des vies multiples auxquelles s'ajoute maintenant les vies non vécues. La puissance des vies non vécues engloutit à la faveur du retour et du deuil les vies vécues, et cristallise un double, un adversaire, un ennemi, un redoutable fantôme.

« *What might happen, what might have been* ». Cette pensée obsédante, qui amène Henry chaque soir dans la maison obscure où il fut enfant, vide et pleine de présences, cette pensée produit le fantôme d'une présence, le soupçon, la crainte, l'intuition d'une présence qui s'échappe, juste insaisissable, se laissant soupçonner, poursuivre, le provoquant à une sorte de chasse, qui n'est que de lui-même, et ce dédoublement de conscience le rend presque fou, la présence de l'autre lui-même, celui qui ne serait pas parti. Ensuite c'est lui qui pour provoquer l'autre suspend à

plusieurs reprises ses visites nocturnes pour qu'enfin cet autre (se montrant ainsi digne de lui) consente à attaquer.

Il est revenu après trente-trois ans, tous les siens ont disparu, la maison lui appartient. Ce n'est pas de mémoire qu'il s'agit essentiellement, mais d'un doute qui envahit tout, d'un doute déchirant qu'il traite en se dédoublant, en traquant puis affrontant cet autre. La maison nocturne, il en fait à l'insu de tous le lieu où cette pensée (j'aurais pu être un autre), se mue en présence.

Il dit : j'ai cultivé la perception. C'est son art (on lui a reproché de ne s'attacher qu'à ses sensations) qui atteint une sorte de fond apparitionnel, par où une pensée devient soupçon d'une présence, appel à un combat. Il traverse les grandes pièces vides, les recoins, le fantôme est là, lui-même devient fantôme et la peur tourne entre l'un et l'autre.

Il était jeune, il est parti, habité d'une véritable faim de départ, vers ce qu'il appelle un festin, l'Europe, sous la malédiction de son père (*under his curse*) quittant la pauvreté qu'il ressent de l'univers où il est né, ce qu'il ressent comme son aridité, un enfermement dans une vie limitée dont il ne voulait pas. Traversant l'océan il répond à la pression d'une vocation qui est aussi un appel. Mais il dira ensuite « l'Europe est ma blessure ».

Roderick Hudson, son premier roman, parle de ce départ, et c'est aussi dans un dédoublement. Un jeune homme, Rowland Mallett, part pour Rome, poussé par le désir de s'exposer aux beautés de l'art antique. Il n'attend pas grand-chose de lui-même, il se sait sans talent, il a de l'argent, il avoue à sa cousine ne pas bien savoir quoi faire de sa vie. Elle lui montre une petite sculpture, œuvre d'un de ses amis où il reconnaît le germe du génie. Elle lui fait rencontrer l'auteur, un jeune homme à l'état sauvage pourrait-on dire, sans culture, sans désir d'Europe, idolisé par sa mère, et retenu par elle et un *lawyer* complice, dans les chemins de l'étude et de la loi, où il étouffe. Il a un frère, moins adoré, peut-être mieux aimé, qui s'est engagé et est mort à la guerre (de Sécession). On pense aux jeunes frères de Henry James, qui combattirent dans cette guerre alors que lui resta.

Le premier jeune homme trouve un but à sa vie, et un usage de son argent. Il va confronter ce jeune génie qui s'ignore tel à la beauté antique, l'amener à Rome, lui permettre, le contraindre à travailler, à révéler par des œuvres ce qu'il a reconnu en lui.

Le beau jeune homme sauvage, comme beaucoup de héros et d'héroïnes de James, festoie de cette Europe qui s'ouvre pour lui, puis inexplicablement est abattu, puis détruit par la rencontre de la Beauté, de la beauté vivante en une femme, Christina Light. Elle joue de lui (elle est elle-même ambiguë, divisée) puis pour des raisons liées à la sophistication perverse de la société à laquelle elle appartient, épouse un autre, un Prince. Le choc est frontal entre l'innocence américaine et ce monde, mais aussi ce que l'autre jeune homme, l'inspirateur de ce voyage à deux n'a pas compris, c'est que ce rapport sauvage à la beauté où il a

reconnu le génie possible ne pourrait se soutenir de l'art et du succès mondain, qu'il désirait la Vie, qu'il ne supporterait pas la moindre distance, qu'il viendrait s'y fracasser.

Et Rowland Mallett, après la tragédie où a péri son ami, emporté par un orage en haute montagne, revient, il est celui qui revient. Il revient en Nouvelle Angleterre, suivant la fiancée de son ami, dont il est épris depuis toujours. Il est dans la distance, la patience, le deuil, le deuil du sauvage. Et pourtant c'est lui qui est à l'origine de ce désir d'Europe, c'est lui qui a reconnu le génie dans une petite sculpture, c'est lui qui éprouve un amour constant, patient, probablement sans espoir pour cette femme qui aime l'autre, peut-être ne peut aimer que lui. Un amour réel, mais vivable, une passion de la beauté dans les œuvres, dans la distance qu'elles procurent. Il a survécu mais Roderick les a tous emportés dans sa tragédie, lui, la mère, la fiancée. Est-ce que la blessure dont parle Henry James, la blessure qu'est pour lui l'Europe ne serait pas ce deuil imposé du sauvage, du sauvage qui était dans sa faim, du sauvage qui promettait une œuvre de génie ? Le sauvage est vivant dans l'œuvre de Henry James.

Revenons à *The jolly corner* : Comme Rowland Mallett Henry a survécu, il a vécu, il y a une œuvre immense que lui rappelle l'amie qui l'accompagne de pensée et de rêve, mais c'est comme si cette œuvre n'existait pas, lorsqu'il se laisse obséder par le pouvoir qu'il aurait peut-être possédé s'il était resté. C'est bien cette question du pouvoir qu'il pose. Henry James est parti au moment où la puissance américaine explose, conquiert, où se bâtissent les empires et les fortunes (vers l'Ouest, alors que lui est parti vers l'Est, l'Est d'où la famille était venue, ce qui déjà était un retour). Faute de partir vers l'ouest, la frontière, la richesse, la fortune, être américain c'est être pris dans un retour, c'est de ne pouvoir échapper au mouvement du retour, que tout mouvement ne puisse être qu'un retour. Vers l'Ouest, vers l'Est ? On est entre possession et dépossession, avenir et passé, une conquête qui donne pouvoir et richesse, et une reconquête qui laisse transi. Comment faire que l'argent familial, qui a permis l'aventure des James, reste fidèle à la vocation d'impossible, s'immatérialise ? C'est ce qu'exprime Henry James senior lorsqu'il affirme que cela ne l'intéresse pas d'être très riche, que ce qu'il désirait, ce qu'il désire, c'est la Grande Fortune.

Ce retour dans sa ville lorsque tout est révolu semble le dépouiller de la puissance qu'il a exercé comme artiste, cette puissance que dans *Roderick Hudson* Rowland Mallett, l'autre de Roderick, l'ami, le témoin, le protecteur reconnaît en lui comme la possibilité d'exercer comme artiste la vraie puissance, la puissance suprême, celle du génie, aussi impossible que la Grande Fortune. En fin de compte Henry James dans cette nouvelle met sa puissance d'artiste au service de cette hantise qui s'empare de lui, de ce qui aurait pu être, du pouvoir qui aurait pu être le sien, et cette hantise le dépouille de l'œuvre dont il est l'auteur. Comme l'amour vivant vivable de Rowland Mallett pour la jeune fille de Nouvelle Angleterre est

englouti dans la tragédie de Roderick. Même survivant, même revenant, son amour ne peut plus espérer qu'une longue patience inaccomplie.

C'est à la maison qu'il pose la question, à la nuit aussi ou peut-être est-ce la maison qui l'interroge. C'est sa puissance d'artiste qui transforme cette question, cette obsession en un être. (Que fait-il d'autre dans ses livres ?). Il poursuit la présence de celui qu'il aurait pu être, et son tourment est sensible dans cette quête agitée, il croit recevoir la preuve de la présence de l'autre, de sa présence réelle (s'il n'est pas réel Henry est devenu aussi réel ou aussi irréel que lui), voyant une porte fermée, qu'il était sûr d'avoir laissée ouverte, dont il s'approche, jusqu'à ressentir, de tout son corps, la proximité de l'autre, et cette porte il décide de ne pas l'ouvrir, parce que cela le détruirait et il prend la fuite. La réunion des doubles, de celui qu'il est avec l'incarnation fantomatique de celui qu'il aurait pu être serait anéantissante. Comme dans le couple Rowland Mallett/Roderick Hudson, comme dans le roman du Départ, et du premier retour, c'est lui-même qui se refuse d'une certaine façon l'accès à lui-même comme autre, l'accès à la puissance créatrice, à son accomplissement, à l'accomplissement de sa tragédie. Mais, comme devant une porte qu'on a au dernier moment renoncé à ouvrir il a vécu de sa quête, de son approche, son œuvre et sa vie sont allées aussi loin que possible mais ce renoncement qui les a permises est un deuil et il ne parle que de lui, qui le dépossède au moment de ce retour de son œuvre même, et de sa vie, Ailleurs.

Il a vécu comme artiste non pas dans la puissance mais dans l'approche de la puissance, qui est un lieu de surgissements, un lieu de jouissances et d'amertume, mais où ce qui est donné est en même temps retiré et ce qui reste c'est l'œuvre. Et si dans sa fuite éperdue de la rencontre son double lui apparaît, il le voit, c'est comme un être presque monstrueux en qui il ne reconnaît rien de lui-même et il tombe, il s'évanouit. La main de son double est mutilée de deux doigts, la main de l'écrivain, peut-être. Lui aussi a payé un prix.

Son amie, elle, l'a vu, « lui », en rêve. Ce rêve, l'amour qui en est cause, qui l'a permis, fait sortir de la dimension du terrible, de la confrontation réelle que Henry vient de vivre. Elle admet qu'« il » est affreux, mais dit Henry, il a des millions. C'est une autre forme de la question qu'il pose d'un pouvoir qui serait un pouvoir, qui ne laisserait pas ainsi (et son amie évoquant les ravages visibles comme marques de ce qu'« il » a dû traverser pour en arriver là comme le prix à payer de sa fortune supposée sans que Henry proteste du prix payé de sa propre vie, de son propre travail, de son départ, des tourments traversés). Et la note légère sur laquelle se conclut la nouvelle, qui parvient ou ne parvient pas à dissoudre la peur, la poursuite, la hantise qui habitent ce Retour : Il a peut-être des millions, mais il ne vous a pas, lui, dit-il, et il n'est pas -vous- répond-elle

Ces diffractions entre l'un et l'autre, dans le roman du départ où l'un survit à l'autre et revient, dans la nouvelle du retour où l'un suscite l'autre qu'il aurait pu devenir et le cherche dans la maison de son enfance, ces diffractions, ces dualités, le fond apparitionnel dont se nourrit son art ne renverraient ils pas à une dualité

bien réelle, évoquant ce qu'il disait de son frère William, frère prestigieux, omniprésent dans l'enfance : Henry ne pouvait entrer dans une pièce sans avoir l'impression que William venait de la quitter...

*

**